

**Vanel au début
de
la Grande Guerre
(1914 – 1916)**

**Souvenirs de Marie Joséphine Ladavière,
épouse Combe (1885 – 1965)**

Edition 2017

Préface

Dans l'après-midi du samedi 1er août 1914, le tocsin retentit dans toutes les églises de France pour annoncer la mobilisation générale qui débute dès le lendemain dimanche. Au hameau de Vanel (Longes - 69) où les habitants s'activent sur les moissons, Marie Ladavière croit l'entendre malgré le vent du midi qui souffle fort, couvre les autres bruits et gêne les moissonneurs. C'est seulement dans la soirée qu'on lui confirme que c'est bien le tocsin de la mobilisation. En ce premier jour de guerre, elle commence alors à noter sur un cahier d'écolier les événements touchant sa famille, Vanel et sa région. Elle note ses souvenirs régulièrement pendant un an, c'est-à-dire jusqu'à l'été 1915, quand son jeune frère Antoine (mobilisé fin 1914) disparaît dans un combat sur le front des Vosges, très probablement tué le 22 juillet 1915.

Après juillet 1915, Marie Ladavière ne note que très peu de choses dans son cahier. Son travail d'écriture est entièrement mobilisé dans des correspondances multiples visant à obtenir des nouvelles du disparu. Est-il mort ? Quand ? Où ? Est-il blessé, ou encore prisonnier en Allemagne ? Ce travail de recherche (documenté dans la deuxième partie de ce texte) permet de comprendre assez bien ce qui a pu arriver à Antoine Ladavière près du Barrenkopf, le 22 juillet 1915.



Vanel, année 1914.



Vue aérienne de Vanel vers 2014 (source : géoportail de l'Institut Géographique National)

Samedi 1er août 1914

Quelle journée chaude et pénible ! Celle-ci se termine encore dans le carillon, c'est-à-dire par la sonnerie lugubre de la mobilisation.

Le matin, le temps est clair, le soleil luit comme les beaux jours ; seulement voilà le vent qui arrive tout doucement et inquiète les paysans, car les blés sont mûrs presque sûrement. Et s'il allait souffler, que de mal il ferait !

Dix heures du matin, le vent qu'on redoutait est arrivé dans toute sa force. Il couche les blés, il les froisse, il fait tomber les grains. On n'entend que des machines moissonneuses ou lieuses qui fonctionnent avec peine car le vent les gêne, il leur arrache le blé et le jette à travers la terre. Des gros nuages noirs sortent et parcourent le ciel en courant. S'il pouvait pleuvoir ça ferait moins de mal. Nos blés sont presque tous moissonnés, mais pas en gerbiers. Mon père et mon oncle regardent le temps pour voir s'il faut aller accrocher nos gerbes ou continuer de moissonner, car nous sommes à la Brette en train de moissonner ceux de mon oncle. On convient de continuer, on se remet au travail, mais moissonner à la machine devient impossible. Nous avons beau nous dépêcher à lier, ça le jette ou ça l'éparpille dans la terre... on y renonce. Marius¹, Toine², Tonin³ et mon père se mettent à moissonner à la main ; mon oncle et moi nous lions à mesure.

1 Marius Ladavière – cousin de Marie Joséphine Ladavière auteure du document

2 Toine – frère de Marie Joséphine Ladavière auteure du document

3 Tonin – frère de Marius Ladavière et cousin de Marie Joséphine Ladavière

Nous continuons ainsi jusqu'au soir ; nous ne sommes pas gais ; à part Marius et Antoine⁴ qui se gaussent par moments, personne ne dit rien. Et le propos de leurs plaisanteries se termine toujours ainsi : « Nous partirons tous les deux ensemble, moi je m'engagerai ; ce sera nous les jeunes qui irons à Berlin ! ». C'est que des bruits de guerre courent ; voilà quelques jours que l'on dit que si ça ne s'arrange pas bientôt, la guerre va éclater avec l'Allemagne. Quelle folie de penser toujours à cela. Une guerre n'est pas possible, nous sommes bien trop heureux tous ensemble et trop occupés à notre travail ! Que deviendrait toute cette belle récolte si ses moissonneurs l'abandonnaient, et puis ce serait bien trop malheureux ! Voilà ce que je me dis en moi-même tout en continuant mon travail.

Soudain, dans le vacarme du vent, il me semble entendre le son d'une cloche qui sonne lugubrement. Je ne le dis pas, même aux jeunes, ils se moqueraient de moi. Et j'ai l'espoir que Pavezin sonne pour quelqu'un de mort. Mais le soir vient, les bergers qui étaient au Crêt descendent inquiets, l'Henriette⁵ vient vers nous et dit qu'ils ont tous entendu sonner à Pavezin et aussi à Sainte-Croix, et que ça a duré longtemps. Mon oncle qui était sur un gerbier s'arrête lorsqu'il entend ça et nous dit : « Mes enfants, si ça sonne de partout, c'est la mobilisation !... ça va en faire du propre avec tout cet armement ! ».

La journée est finie, nous descendons tous de la Brette après avoir fait quelques gerbiers. Nous sommes tous las et tristes. Il fait déjà bien nuit car il n'y a pas de clair de lune. Serait-ce possible que nous allons être en guerre ? Nous avons encore tous espoir que ça s'arrangera.

Dimanche 2 août 1914

La nuit je ne dors pas tranquille, je rêve de guerre, quand tout à coup sur le matin (c'était trois heures et demi), Marius vient frapper aux volets de la chambre en nous disant qu'il va pleuvoir, qu'il faut vite se lever et aller aux gerbes. Eux vont aux leurs et nous aux nôtres. Il fait à peu près jour.

Nous sommes à la Métoro quand nous voyons venir le garde de Longes qui vient poser des affiches, puis il descend par la rivière et passe à Combe-Cherre. Il appelle les Bret qui sont eux aussi tous les quatre en train de faire des gerbiers. Ils s'en vont et laissent leur travail inachevé. Nous, nous avons fini, et le temps qui s'était couvert tourne s'éclaircir, et le vent de se remettre à souffler de toutes ses forces ; on dirait que lui aussi veut effrayer le monde. Nos hommes moissonnent à la main toute la journée malgré que ce soit dimanche.

Ma mère et moi allons à la messe de dix heures à Pavezin. A peine arrivés, nous voyons un groupe de garçons ou hommes mariés, tous de la commune, qui sont sur la place et qui s'expliquent sur la guerre. Ils vont tous partir, ceux-là ont tous fait leur service ; les réformés ne font pas de bruit, il se tiennent à l'écart et laissent la place libre à ceux qui vont de nouveau être soldats. Eux aussi en profitent et font la noce jusqu'au soir, et se séparent en se disant au revoir et en chantant la Marseillaise sur la place. Les pauvres !... c'est le vin qui leur a mis la joie au cœur ! Puisse-t-elle ne pas les abandonner à l'heure du départ, car il y en a sans doute plus d'un, de cette bande, qui auront bien envie de pleurer en quittant leurs familles et leurs villages.

4 Antoine : frère de l'auteure, appelé Toine précédemment

5 Henriette : bergère embauchée par le père de Marius Ladavière (future Mme Chambeyron)

PAVEZIN



*Au début
du
siècle*



*A la fin
du
siècle*

Bulletin municipal d'information

Numéro 11

Janvier 2000

Le village de Pavezin au début et à la fin du 20e siècle.

Dimanche soir, il fait bien chaud, le vent s'est calmé. Tous nos jeunes de Vanel sont assis là au milieu du chemin. La Claudia et moi restons à les écouter. Ils s'expliquent quand ils vont partir. Marius Marqui⁶ part demain matin ; je vais lui chercher une musette de François⁷ pour emporter quelques affaires. Pierre⁸ part mardi matin, mais il va qu'à Lyon, il est dans l'auxiliaire, il ne risquera pas bien, je lui cherche encore une musette qui ne vaut guère, mais il ne s'en servira pas bien, elle est toujours assez bonne pour pouvoir y emporter quelques bricoles. Il y en a une toute neuve, mais je la garde pour Marius, il est de la classe quatorze, on ne tardera sans doute guère à les appeler... François m'avait toujours dit que en temps de guerre les bleus pourraient être dressés en un mois. Lorsqu'il venait en congés, il nous parlait souvent comme on ferait si la guerre venait à éclater. C'était affreux comme il nous disait. Vaut-on faire cela, brûler les villes ou villages que l'on serait obligés d'abandonner ? Et même les faire sauter lorsque l'ennemi y serait ? « Non, espérons encore, quelques-uns murmurent, que ce n'est qu'une grande mobilisation ! ». Moi je suis qu'une fille, mais je ne le crois pas, car on ne ferait pas tout ce vacarme s'il n'y avait rien.

Louis Peillon, de la Chapelle, est déjà parti avec plusieurs autres de son âge. Ils sont allés garder les voies de chemin de fer. Lui, il est à Chavanay. On craint qu'il y ait des espions allemands qui fassent sauter nos trains de soldats pour arrêter la mobilisation.

Lundi 3 août 1914

Lundi matin, Marius Marqui est parti, il vient de nous dire adieu. Il est parti en pleurant, tout seul, et a été prendre le train en gare de Trèves-Burel.. Germain aussi est parti ; j'aurais bien aimé le revoir, mais les événements se sont tellement précipités que l'on ne sait presque pas où on en est. Il paraît que lui ne savait pas qu'il y avait la mobilisation, c'est le garde qui lui a appris le dimanche matin. Et sans perdre de temps, il est descendu à Rive-de-Gier pour aller chercher sa sœur afin qu'elle vienne soigner son vieux père qui est aveugle. Et lui aussi vient de s'embarquer à Trèves-Burel pour aller rejoindre Belfort. Les pauvres, ils partent, mais reviendront-ils ?

Mardi 4 août 1914

Mardi matin Pierre vient de partir lui aussi, mais ce n'est que pour Lyon.

C'est le soir. Les femmes sont venues du marché. Elles disent qu'à Rive-de-Gier il ne part que des trains de soldats. Les uns s'embarquent en chantant, les autres en pleurant. Tous les trains sont suspendus, il n'y a que des trains pour les soldats, et partout, des vieux soldats font sentinelles sur les quais. Ce n'est pas de trop, on a arrêté déjà plusieurs espions qui cherchaient à faire sauter les trains. Dans les villes, il paraît que ce n'est que cris, pleurs et chants, cela se comprend ; et tous les travaux sont suspendus. Ici nous sommes bien calmes, nous sommes heureux d'être loin de tout ce vacarme. Nous sommes bien tristes, oh oui... mais ne pleurons même pas de peur d'ennuyer ceux qui partent. Nous travaillons tant que nous pouvons. C'est qu'il va falloir faire le travail de ceux qui sont partis. On n'a point de nouvelles de la guerre, on ne sait même pas si elle est commencée. Les journaux il y en a point... les dépêches ne disent rien d'autre que la mobilisation. Les communes ont reçu l'ordre de monter la garde sur les routes et d'arrêter tout ceux qui passent et qui n'ont pas un passe.

6 Marius Marqui : père de Joannès Darnon (Marqui pseudonyme de Darnon)

7 François Ladavière, frère aîné de Marie Joséphine Ladavière, auteure du document, militaire de carrière

8 Pierre Bonnard : père de Antoine Bonnard

Plus tard en août 1914

Et du temps que nous travaillons là, inquiets, attendant les nouvelles... que se passe-t-il là-bas sur nos frontières ? La lutte est sans doute engagée et peut-être pas à notre avantage. Enfin on ne sait rien ! Les trains passent toujours dans les gares bondées de soldats qui partent rejoindre leurs corps d'armée. Le peuple s'impatiente de ne pas savoir ce que font les soldats partis les premiers. Et ceux qui partent encore, où vont-ils ? Beaucoup ont été rejoindre leurs corps et sont tout de suite partis sur le champ de bataille. Alors on se bat bien ! Non, ça ne durera sans doute pas que personne ne sache ce que l'on fait sur nos frontières...

Enfin il commence à y avoir quelques feuilles de journaux qui ne disent pas grand chose sur nos armées. Elles se contentent de donner quelques détails sur l'armée russe qui va se battre aussi contre les Allemands. Et on dit que les Russes sont très forts, qu'ils auront vite fait de tenir les Allemands et de venir nous aider s'il faut. Quelques dépêches arrivent aussi maintenant ; elles disent que la bataille est engagée, que les Allemands attaquent mais que les Français les repoussent. Puis, quelques jours après... bonnes nouvelles : les Français ont franchi la frontière, ils ont pris Mulhouse ! Sur l'instant de la nouvelle on est presque heureux ; on se dit : « S'ils pouvaient au moins garder nos frontières ! ». Mais les vieux qui ont vu 70 disent : « Pourvu qu'on ne fasse pas comme l'autre fois ! Il ne faut pas s'en réjouir, nous avons bien avancé nous aussi ! Et vous avez vu le résultat ; la France a été trahie et a perdu ; et pourtant elle avait de bons soldats qui demandaient qu'à se battre ! »

Une nouvelle dépêche : « les Français sont à Colmar ». Les dépêches arrivent maintenant souvent et disent les pertes allemandes, mais pas les nôtres. On voit bien que l'on ne veut pas effrayer le monde. Et toujours elles disent que les pertes allemandes sont énormes. Ici nos paysans continuent à partir. Ils partent tous sans hésiter. Ils abandonnent leurs femmes, leurs enfants, leurs belles récoltes qui ne sont pas finies de rentrer. Ils partent, c'est le devoir. Et pourtant maintenant on n'a plus de doute, c'est bien la guerre, la terrible guerre que l'on craignait tant et qu'on croyait presque impossible. Oui, c'est la lutte à outrance qui est commencée, et ils lutteront jusqu'au bout. Pourvu qu'il n'y ait pas de traître ! Ils ont espoir que malgré le nombre supérieur d'ennemis, ils le vaincront. Ils savent bien aussi qu'ils ne reviendront pas tous, ces soldats qui connaissent nos canons, nos mitrailleuses, et aussi nos bons fusils ; ils savent le mal que tout cela peut faire, et ils savent l'ennemi aussi bien armé et hélas beaucoup plus nombreux, mais ils ont confiance.

Pierre Ladavière⁹ et Vincent¹⁰ sont partis par une nuit affreuse. Les pauvres, il leur a bien fallu du courage pour quitter leurs familles, et encore par un temps pareil ! Toute la nuit, il a fait des orages ; il est tombé de telles averses et des éclairs suivis d'un tonnerre qui faisait trembler les maisons. Toine et moi, nous pensions à ceux qui étaient dehors... tous ces soldats... que pouvaient-ils bien faire dans cette tourmente ?

Nous avons reçu une lettre de François. Nous étions presque heureux qu'il ait été blessé quand la guerre s'est déclarée ; nous nous disions : « Peut-être son malheur fera-t-il son bonheur ? Il est encore à l'hôpital, et d'ici à ce qu'il pourra repartir, peut-être que ce sera fini ? ». Mais comme nous nous trompions... Il nous écrit qu'il sort de l'hôpital, qu'il va rester quelques jours à Fez, et puis après rejoindre sa compagnie, et puis sans doute venir en France. Ah, que nous sommes malheureux ! On parle du départ de la classe quatorze, mais personne n'est encore parti. Ici Marius attend, attend avec impatience, on dirait que le temps lui dure de partir.

9 Pierre Ladavière : dit Benis, père de Marius Ladavière

10 Vincent : habitant de la Positière

Ici à Pavezin, à Sainte-Croix, toujours des dépêches... Les Français ont abandonné Mulhouse et ont été forcés de battre en retraite, mais pas d'explication... De même sur les journaux... On y lit aussi des choses abominables que les Allemands font souffrir aux soldats français qu'ils prennent prisonniers. On dit aussi qu'ils achèvent les blessés sur le champ de bataille. Et puis il se dit des légendes que même des saints ont prédites sur l'année 1914, des sorcières ont prédit la guerre, la fin de la guerre et même la victoire. Quelques-uns prétendent même qu'il y a une étoile avec un drapeau français qui se montre chaque soir du côté du soleil couchant. Je me la suis fait montrer cette étoile et je la lorgne avec des longues-vues, et je n'ai aperçu qu'une simple comète¹¹ qui traîne après elle une clarté qui n'a ni bleu ni blanc ni rouge ! Que le monde est exalté de croire à toutes ces folies ! Je vois qu'une chose, moi, c'est qu'il faut avoir confiance ; et puis nous autres qui restons dans nos maisons, prions ; et nous le devons à ceux qui sont partis. Oui il faut prier et bien prier pour que Dieu nous entende. Lui seul peut protéger nos soldats, notre France ; et dans toutes les églises on fait des prières. On dit que à Fourvière et dans les grandes villes les églises regorgent de monde. C'est que, tous, nous avons des soldats que nous voulons que Dieu nous garde sur le champ de bataille.

Autre dépêche : les Allemands ont pris Lunéville après un combat de plusieurs jours. Combien des nôtres sont-ils tombés pour laisser prendre Lunéville ? Personne ici le sait. Les pauvres soldats, que ce doit être horrible à voir un champ de bataille ! Toute la journée je l'ai devant mes yeux en travaillant. Je pense toujours qu'il me semble que j'entends les cris des blessés. Je me les figure parmi la mêlée, les uns se soulèvent pour tirer encore, les autres pour supplier leurs camarades de les emporter, et d'autres encore, dans leur délire, appellent à leurs secours leurs parents chéris. Pauvres jeunes soldats, tout jeunes et forts, que vos pères et mères ont tant travaillé pour vous élever ! Ils n'ont jamais compté leur peine et leur fatigue, et vous étiez leur avenir, leur soutien et le prix de leur travail et de leur souffrance. Oh malheur, mille fois malheur à ceux qui ont déchaîné cette guerre !

Ici nous avons fini les moissons. Marius et Antoine ont fini les moissons de Marius Darnon¹². Et maintenant il va falloir penser à battre tout ce blé. Et tant d'hommes qui manquent ! On va commencer d'accrocher les gerbes tant qu'il y a encore Marius. Tout le village va aider car il manque des hommes partout.

Nouvelle dépêche : les Allemands ont franchi le Luxembourg et essaient de passer par la Belgique. Les Belges les arrêtent. Le roi commande son armée et demande du renfort à la France.

Samedi 5 septembre

Marius a reçu sa feuille de route. Il va à Embrun dans les Chasseurs Alpains, au 11^e bataillon, celui de notre voisin Antoine Ogier. Le retrouvera-t-il ? On en sait guère des nouvelles... Il a envoyé une carte à ses parents quand la guerre a éclaté. Ils ont vite descendu des Alpes où ils faisaient les manœuvres, et on ne sait pas seulement du côté qu'ils ont été dirigés, car il ne le disait pas. Le savait-il seulement ?

11 Probablement la comète de Delavan, rebaptisée « comète de la Grande Guerre » visible pendant plusieurs mois en 1914 ; maximum d'intensité en octobre 1914.

12 Marius Darnon dit Marius Marqui

Dimanche 6 septembre

Hier soir, Marius est venu nous dire adieu, et ce matin il est parti avec Toine qui l'accompagnait jusqu'à Rive-de-Gier. Il y en a un autre de Sainte-Croix qui va aux Chasseurs avec lui. Ça fait de suite pas tant de la peine de les voir partir quand ils ne sont pas seuls. Notre pauvre Marius, je crois bien que ça ne lui a guère fait de la peine de partir ! Il est parti bien résolu à faire de suite tout son possible pour faire vite un bon soldat et aller se mêler aux combattants. Je sais bien que ce ne sera pas un tire-au-flanc. Que Dieu le protège et le garde à notre affection.

Les Allemands sont rentrés en France, ils ont culbuté nos troupes et marchent sur Paris. Vont-ils encore une fois assiéger notre capitale ? Oh que c'est donc malheureux ! On dit que les Russes avancent beaucoup et qu'ils nous viendront en aide, que les Allemands vont être forcés de sortir des troupes de contre la France et de les envoyer contre les Russes. Ah si seulement cela pouvait être vrai ! Mais qui est-ce qui le sait ? Nous ne savons pas mieux ce qui se passe sur les frontières de la Russie que sur les nôtres. On dit que nous devons la rentrée des Allemands en France à un régiment qui a refusé de se battre et s'est fait prendre prisonnier. On dit ceci mais personne ne sait. Toujours ce qu'il y a de vrai c'est que les Allemands sont en France, et qu'ils tuent, brûlent, massacrent et détruisent tout sur leur passage. Les avions allemands volent sur les villes de France et lancent des bombes.

Plus tard en septembre 1914

Notre pauvre Marius nous écrit. Ils ne sont déjà plus à Embrun, ils sont au camp de la Valbonne. Le pauvre, quel changement en si peu de temps ! Il est lancé maintenant dans la masse des soldats, et il commence ce dur métier. Comment finira-t-il pour lui ? Nous reviendra-t-il quelquefois ? Que la France toute entière est malheureuse !

François nous écrit souvent. Il ne pense pas encore venir mais il a l'air ennuyé sur ses lettres. Les malheurs du pays le tracassent, et puis il a l'air encore fatigué. Il y a des jours que je me prends à penser à lui ; je me garde bien de ne rien dire ; et puis à qui le dirais-je ? Pas à mes parents, ça les ennuerait, et Toine est trop jeune et puis il me dirait que c'est des idées. Mais il me semble que jamais il ne reviendra de là-bas, il a déjà été blessé, et maintenant le voilà reparti pour faire toujours la même chose : se battre. Et peut-être qu'une balle le frappera encore plus fort. Notre pauvre François, où il a été !... Si seulement il pouvait revenir, je suis sûr qu'il le ferait. Mais venir en France maintenant, ce serait pour faire la guerre encore et sans doute plus terrible qu'au Maroc.

On a arrêté les Allemands autour de Paris. Ils n'ont pas pu s'en approcher de ce Paris qu'ils enviaient tant. On les a contraints à arrêter leur marche en avant, mais au prix de quelles pertes avons-nous dû pas subir ! Et maintenant pour les repousser hors de France, y parviendra-t-on quelque fois ?

Marius écrit. Il n'est plus à Embrun. Ils sont au camp de la Valbonne près de Lyon, et on les fait manoeuvrer dur pour qu'ils soient plus vite mobilisables et qu'ils puissent aller combler les vides de leurs bataillons. Il n'a pas pu avoir des nouvelles de Ogier et on ne sait pas ce qu'il est devenu.

Il ne se parle que de la guerre dans nos campagnes. On sait que l'on a arrêté les Allemands, mais on ne dit pas si on les repousse. Les dépêches sont rares maintenant. Pourtant on sait que

l'ennemi bombarde Reims et détruit notre belle cathédrale. Ce n'est rien pour ce peuple barbare que de détruire un édifice religieux ; ces brutes habillées en soldats qui tuent les petits enfants, les femmes, les vieillards, et achèvent les blessés et martyrisent les prisonniers. O Dieu les punira, il ne leur donnera pas la victoire, il écouterait notre prière et redonnera la France aux Français en la délivrant de ces bourreaux !

En France, hors des pays envahis, ce n'est pas la misère. Tous ceux qui sont partis et qui étaient mariés ont donné une petite paie à la femme et aussi aux petits-enfants. Bien sûr que ce n'est pas une richesse, mais ce n'est pas la misère. Il y en a même quelques-unes qui sont très bien et qui tirent leur mois pour vivre. Il faut espérer que ça durera. Quant aux choses que l'on mobilise, comme les chevaux, les vaches, le blé, l'avoine, le foin, on l'a bien payé jusqu'à présent.

Je rouvre mon cahier que j'avais laissé tranquille quelques jours. On ne sait pas grand changement de la guerre. Il manque des soldats des alentours... ou plutôt on en reçoit plus des nouvelles et on les a fait chercher. On répond : « Disparu », voilà tout ! Il y a aussi des prisonniers. A Pavezin il y en a trois, et trois jeunes les pauvres, ils ne sont sans doute guère plus heureux que sur le champ de bataille ! On reçoit quelques décès, mais certes qu'on ne les envoie pas tous. Comme les disparus, c'est bien à craindre qu'ils soient morts.

Mardi 13 octobre 1914

C'est aujourd'hui le conseil de révision de Condrieu, de la classe de 19 ans bien entendu. Mon frère Antoine y a été, mais nous ne savons pas s'il sera pris.

Plus tard en octobre 1914

Antoine a été pris ; nous nous y attendions bien. Ils étaient quatre conscrits de Longes ; ils en ont pris deux. Antoine n'a rien demandé, on lui trouvera bien une place.

Marius sont revenus à Embrun, et ils vont partir sur le front un de ces jours. Le pauvre, que va-t-il en advenir ? Pourra-t-il revenir quelque fois ? Quand il partait on lui disait que lorsque vous serez mobilisable, il y aura bien du mal de fait, la guerre sera bien finie. En effet il y a bien du mal de fait, ou plutôt les Allemands nous en ont bien fait ! Mais la guerre n'est pas finie, elle n'est que commencée, et personne sait comment elle peut durer encore. Il y en aura bien encore assez pour tous ces jeunes.

François est toujours au Maroc et nous parle qu'il viendra au printemps. Il pense donc que ce ne sera pas encore fini. Ah ces Allemands sont si forts, ils ont pris toute la Belgique. Et de leur côté les Russes qu'on disait qu'ils allaient nous délivrer, ils ont grand peine à les chasser de leur territoire où ils avaient avancé. Nous avons bien l'armée anglaise qui combat en France avec nous, mais si nous étions seuls pour nous défendre contre ce peuple fort et cruel, ça en serait bien fait de nous maintenant.

Vendredi 11 décembre 1914

Marius est parti sur le front, il est en Alsace. Il nous écrit qu'il y fait si froid, qu'il entend très bien gronder le canon et qu'il va aux avant-postes. Pauvre Marius !

Antoine vient de recevoir sa feuille de route. Encore un « Alpin » : il va au 22^e bataillon à Albertville. Il est seul de par là, nous en savons point qui aille avec lui. Et encore il est rien vigouret, nous avons tous pris la grippe, lui comme les autres. Il peut à peine se tenir debout. Il a quatre jours de délai ; nous le soignons tous bien, il ira sans doute mieux. S'il était le jour du départ comme aujourd'hui, ce serait sûr qu'il prendrait froid.

Samedi 12 décembre 1914

Marius a écrit. Il a bien appris des nouvelles de Ogier. Il a trouvé sa compagnie, mais lui n'est plus ! Il a été tué le 22 août aux alentours de Colmar. Une balle l'a frappé entre le ventre et l'estomac. Il dit qu'il a vécu encore quelques heures. Pauvre Jean-Antoine, il avait 23 ans ! Il était grand et fort, et bon garçon. C'était le grand ami de Marius et Antoine. Que de fois il est venu à la maison. Là, tout petit, il jouait aux gobilles. Plus tard ils ont été à l'école ensemble, et puis ils ont grandi, ont fait de jeunes garçons. C'était lui l'aîné, mais il faisait toujours comme les deux autres voulaient, ils faisaient toujours leurs petits tours ensemble. Où sont-elles les veillées d'hiver qu'ils passaient ensemble là, à la forge, à qui s'en ferait du bon sang. Qu'ils étaient heureux alors ! Et lorsque le jeune Gatier(?) rentrait les soirs, c'était à rire tellement que la mère et moi, nous quittions notre travail pour prendre plaisir à les écouter. Et le père qui évitait souvent d'aller à la forge pour ne pas les déranger. Pauvre Ogier ! C'était bien là ses plus bons moments, car sa jeunesse ne lui a pas été bien gaie, avec ses parents qui l'aimaient pourtant bien. Il faisait maintenant un bon soldat, et lorsqu'il venait en permission, Marius et Toine, chacun à leur tour, essayaient ses affaires de soldat ; et ils trouvaient tous les deux que ça leur allait mieux à l'un qu'à l'autre. Nos pauvres jeunes, ils ne se doutaient pas que quelques mois plus tard, leur Jean-Antoine aurait tombé sous les balles allemandes, et qu'ils partiraient bientôt chacun à leur tour, pour être Alpin aussi, et que ce n'est pas de bons habits qu'on leur donnerait, comme ceux de leur ami, mais de vieux effets tout décolorés et déchirés, qu'ils leur faudrait enfiler. Et vivement faire deux mois d'exercice et aller rejoindre leurs anciens sur le front. C'est ainsi que fait Marius et Toine le fera aussi. Il faut espérer qu'ils auront la chance de revenir, mais ce n'est guère encourageant pour eux. Les pauvres, que Dieu nous les rende et leur donne le courage et la force de supporter toutes les épreuves dont ils auront à souffrir.

Dimanche 13 décembre 1914

Dimanche soir nous n'avons pas sortis avec Antoine, à cause de la grippe que nous tenons encore. On vient de nous dire qu'il y a un Dénuzière du Pilon qui va au 22^e Chasseur. Antoine ira le voir demain pour savoir quand il part.

Lundi 14 décembre 1914

Lundi nous faisons le paquet de notre Toine. Ah, ce n'est pas gai. Le soir, il fait un orage abominable et il pleut bien. Antoine a été voir ce Dénuzière et n'est pas encore venu ; nous en tirons bien peine s'il a attrapé cette pluie, et encore qu'il n'est pas trop guéri. Et penser que demain soir il ne reviendra pas...

Mardi 15 décembre 1914, soir

Antoine est parti, le père l'a descendu avec le cheval à Rive-de-Gier. Il doit trouver Dénuzière à Lyon. Lorsqu'il est monté dans le train à Couzon, il en a trouvé un autre qui allait avec lui. Qu'il y a des jours tristes ô mon Dieu ! Et il ne faut pas penser à l'avenir, sans ça on n'aurait

pas le courage de vivre. Mais toujours la même pensée me revient à l'esprit : « Reviendront-ils tous ? », et je la chasse bien vite, car il me semble que ça leur porterait malheur. Oui, ils reviendront tous, ils veulent tous bien revenir et Dieu est bon et juste, il voit leur courage et leur sacrifice. Il les protégera et nous les rendra tous, oui tous, car nous le prions bien.

Plus tard en décembre 1914

Antoine nous a envoyé deux cartes en route, et nous dit qu'il est guéri. Ils sont arrivés à Albertville après un jour et une nuit de chemin de fer. Ils étaient partis le mardi à midi de Couzon et sont arrivés le mercredi 16 décembre à midi à Albertville.

Je ne parle plus de la guerre. Que pourrais-je en dire ? On voit bien les journaux. On y voit les atrocités que les Allemands ont commises. Mais quant à les repousser, ça ne va pas si vite ! Et, y parviendront-ils seulement ? Ah, nos pauvres soldats, qu'ils sont à plaindre, ainsi que les habitants des pays envahis.

Ici, dans nos villes on travaille dur. On a fait revenir des soldats pour travailler à faire des pièces de canon et des boulets. C'est affreux, pour notre gouvernement, de n'avoir ni habits ni assez de pièces de canon, c'est ce qui nous a manqué, et bien sûr manque encore. Et puis c'est toujours la même histoire : il était dit qu'il ne reviendrait que les hommes du métier pour travailler ; mais il y en a de tous les métiers qui se cachent dans les usines. Je pense qu'ils étrennent les patrons pour qu'ils les gardent, et que pensent-ils bien y faire ? Pour moi, on fusille les déserteurs ; ceux-là aussi sont déserteurs et on les laisse bien tranquilles. Aussi, il y en a plusieurs du village voisin qui sont revenus. Il y a un boucher et un paysan, tous deux de la même famille qui sont presque cachés. Le paysan vient de temps en temps, passe deux ou trois jours chez lui. Aussi la place qu'il tient n'est pas importante ; il la laisse facilement ; on l'a même rencontré en ville qui menait des bœufs. Il y en a aussi qui étaient dans l'auxiliaire ou réformés qu'on a pris bons. Ils ont vite été embauchés à l'usine et ne sont pas partis, on les laisse bien tranquilles... La France est pleine d'injustice. On fusille les soldats pris de peur au milieu de la bataille qui s'enfuient, et on laisse bien tranquilles ces faux-travailleurs, ces « embusqués » comme les journaux disent. Ceux-là méritent une punition eux aussi, ils s'affublent le métier qu'ils n'ont pas pour ne pas aller combattre, et ils abandonnent leurs frères d'armes pour se mettre à l'abri des dangers des batailles . Ce sont des peureux, des lâches, heureusement que la France a d'autres soldats que ces traînards !

Antoine nous écrit : ils ne sont déjà plus à Albertville, Ils sont à Bollène dans le département du Vaucluse. On les a un peu habillés, c'est-à-dire que ceux qui avaient des affaires les gardent, comme caleçons, chemises, souliers. On leur a seulement donné les culottes, la veste et le manteau ; et même on leur a donné à beaucoup des culottes en velours, et aussi des fusils Gras (anciens fusils). Et ainsi notre pauvre Antoine a commencé ce dur métier de soldat.

Et notre Marius écrit aussi qu'il a été à l'avant-poste et monté la garde à 300m des Boches. Il me dit sur une lettre qu'il n'a pas eu peur, et qu'il n'a pas été blessé, mais qu'il fait bien froid là-bas en Alsace. Ah le pauvre, comment va-t-il souffrir et dîner là-bas dans ces tranchées?! Et si au moins quelque chose faisait prévoir la fin de cette affreuse guerre et la délivrance de nos soldats. Mais rien, personne ne sait quand ils pourront revenir.

J'ai aussi reçu une lettre de Germain. Ils n'ont pas l'air encouragés. Il dit voilà bientôt cinq mois que nous y sommes dans ces tranchées, à tous les temps, et guère d'avancement. Il est en

Haute-Alsace, du côté de la Suisse. Sur le journal, on parle que de sanglants combats s'y sont livrés, et seulement pour maintenir les positions.

François nous écrit souvent ; il nous encourage et nous dit qu'on les chassera ces ennemis si terribles. Il est mieux au courant de la guerre que nous. Il a l'air de se faire du mauvais sang de ne pas combattre ici avec ses camarades ; mais il parle toujours qu'ils viendront au printemps . Il y en aura encore assez pour eux.

Jeudi 24 décembre 1914, veille de la Noël

Il fait bien froid. Il fait une grande bise qui vous glace et ça a gelé toute la journée. La mère a été au marché à cause que c'est fête demain. Quelle fête et que c'est triste ! J'ai été à la messe de minuit avec la Tonia Chavanne¹³ qui est ici à cause que son mari est parti un de ces jours. Il a été versé dans le « service armé » en passant à la révision. Nous avons été à Pavezin à dix heures du soir, que nous deux, en nous tenant par le bras car on n'y voyait rien et il faisait un froid de loup. En revenant il y avait la Claudia et la Marguerite qui étaient parties avant la nuit pour aller souper chez Monsieur le Curé. Ce jour, la veille de Noël, chez Jean-Pierre ont reçu une lettre du capitaine de leur fils, il leur annonce la mort de Jean-Antoine, et leur dit ses regrets d'avoir perdu ce bon soldat qu'il avait pris depuis quelques temps comme ordonnance. Cette lettre est bien belle, à arracher des larmes, mais lui, l'ami des nôtres, « le bon soldat » comme dit son capitaine (et je n'en doute pas, car il aimait le métier, et il écrivait à Marius et à Toine que c'était le temps le plus heureux lorsqu'on était soldat), il est mort et tout est fini, pour lui rien ne le fera revivre.

Vendredi 25 décembre 1914

La fête de Noël comme la veille s'est passée bien tristement. J'ai été à vêpres, il y a bien peu de monde à Pavezin, presque plus des hommes. Il fait bien froid. Que vont devenir nos pauvres soldats ?

Jeudi 31 décembre 1914

L'année 1914 s'achève triste et découragée. On la voit finir. Si au moins nos malheurs finissaient avec elle, je veux dire cette affreuse guerre. Mais non, ce n'est que bien commencé, oui ce n'est que maintenant que nos braves soldats peuvent faire face à l'ennemi, et se ranger en bataille, commandés par des chefs qui ne trahissent et ont des pièces de canons et des munitions. Maintenant il faut espérer qu'ils feront de la bonne besogne d'ici au printemps, car ce ne sera pas en vain que nos paysans ont dit adieu à leurs familles, à leurs enfants, après avoir posé leurs faux et abandonné leurs belles récoltes pour s'armer d'un fusil et aller défendre le pays, et tous avec un zèle et un enthousiasme qui touchent à l'héroïsme. Et nos soldats des villes n'ont pas moins été courageux, c'était presque du délire lorsqu'ils partaient ces pleins trains les jours de mobilisation. On entendait que chants patriotiques et cris. Ces ouvriers qui quittaient aussi leurs familles, esquinés par le travail des usines ; les autres par le manque d'air, eux qui travaillaient dans les bureaux, et d'autres vieillies et trop gras par la bonne chère que le bien-être leur permettait ; ils partaient tous pour un même but, et avec le même élan pour sauver le pays.

13 Tonia Chavanne : mère de la Marie Bredoux

Y parviendront-ils ? Il faut l'espérer ; car tout ce peuple qui sont maintenant de bons soldats français prient Dieu et le supplient de les protéger, ces soldats qui la plupart ne croyaient plus à Dieu et s'appliquaient à détruire tout ce qui s'élevait vers lui. Et bien de ceux-là ont retrouvé les prières de leur enfance dans leur mémoire, et dans les tranchées ils le prient. C'est Etienne lui-même (le mari de Jeanne) qui nous l'a dit : il est resté, lui, quatre mois à se battre ; il a encouru les plus graves dangers. En outre, il n'était pas assez fort, il était esquiné par le travail des bureaux, et trouvait le sac trop lourd pour ses épaules. Il est tombé évanoui lorsque ses camarades se sauvaient, et quand il est revenu à lui, les balles sifflaient, et autour de lui, il y avait des soldats frappés par les balles ennemies et qui avaient l'air mort. Il s'est relevé, et, sans doute avec peine et un peu de temps, il a rejoint son régiment, et maintenant il est revenu, il est mobilisé, il est bien à sa place, il n'y a rien à dire. Il n'était pourtant pas dévot, et bien il pense qu'il doit son salut qu'à la protection d'en haut. Il faut avoir confiance, et prier nous aussi. Dieu pardonnera le mal que la France lui a fait et donnera le courage et la force à nos soldats pour supporter les rigueurs de l'hiver, afin de pouvoir combattre et vite chasser les barbares qui ont envahi notre pays. Et nous, que nos soldats nous reviennent bientôt car il y en a déjà trop tombés, et enfin que l'année 1915 que nous commençons nous apporte bien vite la délivrance et la paix, et qu'elle soit pour nous tous meilleure que celle que nous achevons.

Vanel, année 1915

Vendredi 1er janvier 1915

Quel jour de l'an ! Comme il est triste et différent des autres ! Et que nous étions heureux lorsque nous pouvions le fêter tous ensemble ! Comme nous nous amusions, tous les jeunes à la messe, et après chez Targe c'était presque une vraie noce. Garçons et filles se souhaïtaient la bonne année, et puis il fallait boire le vin blanc et manger des papillotes ; et voilà que c'était tout de suite onze heures lorsque nous arrivions à Vanel. Et l'après-midi c'était souvent encore la fête. L'année passée, c'était chez nous qu'on avait achevé le jour de l'an. On s'était bien amusés ; les jeunes étaient un peu en gaîté, surtout Germain. Ah les pauvres, cette année, ils sont loin de pouvoir venir. Antoine est jeune soldat à Bollène, Marius est dans les Vosges, en Alsace, Germain en Haute-Alsace. Pierre n'est qu'à Lyon et il est resté dans l'auxiliaire. Notre pauvre Ogier est mort, il est aussi en Alsace mais il ne reviendra pas. Il y a que le Tonin et Joannès Marqui¹⁴ de notre bande qui sont encore là. Et ils sont pris tous les deux, ils ne tarderont guère à partir à leur tour. Je soigne¹⁵ avec le père, la mère est à Rive-de-Gier au marché, car c'est vendredi. Nous sommes tous les deux bien désœuvrés et bien tristes. C'est que tous les deux, nous pensons à nos chers absents et évitons même d'en parler car je sens des larmes qui me brûlent les yeux. Et ce serait folie que de les laisser passer pour ennuyer le père qui est sans doute comme moi, car il va et vient par la maison à grands pas sans rien faire. La mère au moins, elle doit se distraire en vendant son marché.

L'après-midi la Marguerite Limone¹⁶ est venue et les deux Bonnard. Nous sommes allés chez la Francine qui ne sort pas à cause qu'elle a la grippe. Que c'est triste ! Nous lisons les quelques lettres de Marius, buvons le café et puis revenons. Marius n'a pas écrit pour le jour de l'an. Que devient-il ? Et notre pauvre Antoine, a-t-il pu seulement sortir un moment pour se payer quelque chose ? Il n'a pas écrit pour nous souhaïter la bonne année, ni François non plus. Nous attribuons ce retard aux postes qui doivent être trop encombrées. Et ce jour de l'an finit aussi triste qu'il avait commencé. Si seulement nous pouvions avoir la certitude que dans le courant de l'année que nous commençons nous puissions nous revoir tous ensemble, mais nous en avons que l'espérance.

Dimanche 3 janvier 1915

Encore point de lettre de nos soldats. Ah qu'on les attend avec impatience ! Pourvu qu'ils ne leur soit rien arrivé ! J'ai reçu quelques cartes de bonne année. Germain m'a écrit pour me la souhaïter ainsi qu'à chez nous et à mon oncle. Le pauvre, si ce jour de l'an pour moi a été bien triste à côté des autres, pour lui il a été terrible à côté de celui de l'an dernier. Il a l'air bien découragé. Il peut l'être : voilà 5 mois qu'il est parti et on ne voit guère la fin. J'ai aussi reçu une lettre de Pierre, il est toujours à Lyon.

14 Joannès Marqui : frère de Marius Marqui (Darnon)

15 « Soigner » dans la langue du coin, signifie « garder la maison »

16 Marguerite Limone : épouse de Marius Darnon dit Marqui

Mardi 5 janvier 1915

Je viens de recevoir une carte de bonne année de Jean F. Il m'en envoie souvent mais je n'avais jamais reçu la pareille. Elle est bien jolie, même trop jolie. Il est à l'hôpital de Lyon depuis septembre. Il avait été blessé dès le début par un éclat d'obus, et il était resté prisonnier quelque temps. Les Français les avaient délivrés et il a été ramené à Lyon où il est encore en train de se guérir. Le temps doit lui durer car il écrit souvent.

Nous venons de recevoir de Toine et de François. François nous dit qu'ils ont fêté le jour de l'an et la Noël de leur mieux. Et Antoine nous dit qu'on les a vaccinés le matin, et qu'ils ont été bien fatigués. On aurait bien pu attendre un autre jour pour les mettre malades. Ah que c'est malheureux, une fois qu'on les tient, on les tient bien ! Et dire qu'il y en a qui se cachent bien tranquillement dans les usines. Toujours rien de Marius.

Samedi 9 janvier 1915

Marius vient d'écrire. Par bonheur... sans ça nous étions bien inquiets ! Et il ne dit pas grand chose. Il a passé son jour de l'an aux avant-postes et il fait bien froid.

Dimanche 10 janvier 1915

Il tombe un peu de la neige et il fait froid. Nous avons eu la visite des cousins de Saint-Chamond, ça nous a un peu distraits, et nous avons bien parlé de nos soldats. Nous avons relu leurs lettres.

Dimanche 17 janvier 1915

Qu'elles sont longues ces dimanches ! Et que notre Antoine nous manque ! Elles sont plus tristes que les journées de semaine parce que l'on a moins d'ouvrage et on a mieux le temps de penser à nos chers absents. Il fait bien froid ici. Qu'ils doivent avoir froid eux !

Nous recevons souvent de François, il est toujours au Maroc et ne sait guère où on les enverra. Il n'a rien reçu de Toine encore, et depuis le temps qu'il lui a écrit c'est pourtant pas trop loin.

Jeudi 21 janvier 1915

Aujourd'hui j'ai vu Etienne Combe¹⁷ qui est en permission pour quelques jours. Il a été blessé d'une balle à l'avant-bras. Il va repartir et n'est pas découragé de la guerre, ni n'a pas peur. Ce doit être un rude soldat. Il s'est battu pendant 42 jours, il s'en est bien vu, mais ce n'est rien à côté de ceux qui sont dans les tranchées depuis le début.

Dimanche 24 janvier 1915

Il fait toujours froid, c'est l'hiver. L'après-midi nous allons chez l'oncle, et le soir il vient. Voilà nos dimanches.

François nous a écrit, il nous dit qu'il espère venir en France, mais que des bruits courent qu'ils vont venir en France ou en Egypte, ou encore en Silésie. Ce serait bien le comble si on

17 Etienne Combe : futur époux de Marie Joséphine Ladavière auteure du document

les envoyait en Egypte ou en Silésie ! Il faut bien espérer qu'il viendra en France, sinon ce serait bien trop malheureux !

Mardi 26 janvier 1915

Je viens de recevoir une lettre de Marius. Il n'a pas dû prendre part à ces terribles combats que le journal disait, car il n'en parle pas. Il dit qu'ils leur ont tué une sentinelle mais qu'ils sont un peu tranquilles. Ils ont l'ordre de ne faire aucun prisonnier et de n'épargner aucun blessé. Pour qu'ils aient cet ordre, il faut bien que les Boches l'aient fait...

Mercredi 27 janvier 1915

Nous venons de recevoir une lettre de François et une de Toine. François dit rien de nouveau sinon qu'il a reçu une lettre de Toine. Et Toine est toujours à Bollène. On les fait bien marcher 20km sans rien manger. C'est long, on les esquite ces pauvres jeunes, avant qu'ils ne soient sur le front. Il nous a envoyé sa photographie, et ça nous a tous fait pleurer de le voir ainsi : c'est si bien lui, mais l'air trop courbaturé ; ses gros yeux si bons mais qui ne rient pas ; ça fait de la peine de le voir ainsi, notre pauvre Antoine, avec sa jolie petite moustache sur sa figure pourtant bien jeune. Et que je me demande si nous les reverrons tous, à quand et comment ?

Dimanche 31 janvier 1915

Il fait bien frais et il y a de la neige. Nous avons tous été à la Grand-Messe, et l'après-midi nous avons eu la visite de Louis, il nous oublie pas. Toine et François lui ont écrits, et lui, vite est venu nous le dire. Il est bien bon pour nous. Voilà ce dimanche de passé.

Dimanche 7 février 1915

Rien de nouveau dans le courant de la semaine. Nos soldats écrivent toujours. Marius est toujours en Alsace, il ne dit pas le nom du pays, mais personne n'écrit ni où ils sont, ni comment ils se battent. Ce leur est défendu d'en écrire un mot, ou bien ils sont punis de prison. Marius dit qu'on leur a donné des peaux de mouton et aussi des galoches, et qu'ils n'ont pas bien froid ; ils y sont habitués.

Antoine est toujours à Bollène ; il n'y fait guère frais. François n'a pas écrit de cette semaine mais je pense qu'il ne tardera guère. Quant à la guerre ils se battent toujours, nous n'avancions guère mais nous nous maintenons, et on dit que d'ici quelques jours on va essayer sérieusement de les repousser. Y parviendront-ils ? Il faut l'espérer...

Aujourd'hui le pape a ordonné des prières pour demander la fin de la guerre à tous les peuples chrétiens. A Pavezin, ça se passe sans grande cérémonie, il y a si peu de monde. On fait aussi la quête pour les soldats du front ; on donne en échange des petits drapeaux qui ont une pièce de canon dessus. Il y a quelques jours, on a fait la chasse aux mobilisés qui sont dans les usines et qui n'y étaient pas avant la guerre. Mais c'est toujours la même chose : on en a point fait partir de ceux d'ici qui s'y sont fait embauchés, et ils sont toujours bien tranquilles, tandis que les autres exposent leurs vies pour le pays.

La classe des 18 ans a passé au Conseil et on dit qu'ils vont partir au mois de mars. Quand donc finira cette maudite guerre et que nos soldats nous seront rendus ? On parle sans cesse que l'Italie et la Roumanie vont s'y mettre, mais voilà bientôt six mois qu'on en parle et elles

nous laissent massacrés et ne s'y mettent jamais. Ce sont les journaux qui disent ça, mais est-ce seulement vrai ?

Dimanche 14 février 1915

Rien de nouveau dans notre petit Vanel. Tout est calme et un peu triste. C'est que nos jeunes nous manquent bien. Ils écrivent tous nos bons petits soldats, et c'est bien dommage que ce pauvre Ogier soit du nombre de ceux qui n'écrivent plus depuis longtemps. Une fois mort, tout espoir est bien fini. C'est si triste de penser que les nôtres sont et seront à la place qu'il était lorsqu'il est tombé ! Mais ils ne tomberont pas tous, il faut que la France prenne sa revanche, qu'elle chasse ces maudits Allemands, et que nos courageux petits Alpains puissent venger leurs frères d'armes qui sont tombés sous les balles ennemies. Puisse Dieu leur donner le courage et la force nécessaire pour accomplir leur devoir, et que ce devoir ne leur coûte pas trop cher. Ils écrivent toujours tous, et ne sont même pas découragés.

Quant à la guerre c'est toujours la même : ils tiennent l'ennemi mais ne peuvent pas encore le repousser. On dit qu'on attend le printemps pour le grand effort. On se bat toujours bien car l'Allemand attaque toujours sur tous les points mais ne parvient pas à enfoncer nos lignes. Il y a eu un incident au commencement de janvier autour de Soissons, plutôt occasionné par les eaux car les pluies les avaient bien grossies. Nous avons eu plusieurs ponts d'emportés, les Allemands en ont profité pour avancer, mais leur avancée leur a coûté cher. Nous, nous avons bien eu des pertes, mais eux, il paraît que c'était bien pire. Il y a beaucoup de soldats d'ici qui y sont par là-bas, des vieux de trente à quarante ans. On craignait qu'il y en ait qui se soient trouvés du nombre des prisonniers ou morts, mais ils ont tous ré-écrit depuis.

Vendredi 19 février 1915

Aujourd'hui c'est jour de marché, je suis seule à la maison. La mère est au marché, et comme il fait beau temps le père est parti travailler dehors. Il faut bien qu'il se tienne à son ouvrage aussitôt qu'il ne fait pas trop mauvais temps. C'est onze heures du matin. Le Tonin vient de me quitter et de me dire adieu. Il part à son tour, et bien que son tour soit venu le dernier, c'est encore trop tôt. Il faut donc tous qu'on nous les prenne, jeunes et vieux. Il faut croire que la France est malheureuse pour en arriver à faire partir ses hommes, ses réformés. Le pauvre Tonin, il m'a fait pitié comme tous les autres ; il est un peu bambane mais au fond il n'est pas mauvais type ; je crois que ça lui en fait de la peine de partir car il sait qu'il faudra trotter et prendre des moyens pour se débrouiller. Je ne sais pas trop comment il va s'en tirer. Nous avons bien envie de pleurer tous les deux, mais il aurait manqué plus que ça. Je l'ai encouragé de mon mieux en lui disant qu'il viendrait souvent en permission, et il est parti comme les autres. Il va à Saint-Etienne, au 308^e de ligne. Il pourra revenir si on le laisse. Joannès Darnon, qui est de la classe de Tonin et a été pris bon comme lui, est parti mardi. Il est venu nous dire adieu en passant. Il a été à Belfort dans le génie. Les réformés pris bons sont partis jusqu'à 35 ans, et les auxiliaires pris bons sont presque tous partis.

Et les Allemands sont toujours en France. Ils s'y sont fortifiés. On les empêche d'avancer, mais on ne peut pas les repousser.

Tonin a écrit. On l'a versé dans les zouaves et on les envoie au camp de Satonay à Lyon. C'est pas possible, lui qui se débrouille si peu, il va rudement batailler.

Les journaux disent que les Russes sont battus, qu'ils ont évacué le territoire allemand, je crois la Bucovine. S'ils reculent, ils ne sont pas prêts à nous aider !

Tonin a envoyé une carte. Finalement il est Alpin comme les autres. Il a été versé au 14^e qui est à Grenoble. Marius est toujours en Alsace, et Antoine est encore à Bollène, mais il y en a déjà des leurs qui sont partis. On en a pris 5 par escouade, et d'ici à une quinzaine de jours, ils seront tous partis pour aller renforcer ceux qui sont sur le front. A la dernière lettre de François, il était encore au Maroc, mais c'est le temps maintenant qu'il va partir d'un côté ou de l'autre. Ils seront bientôt tous sur le front d'un côté ou de l'autre, et pour y rester jusqu'à la fin de la guerre, à moins qu'ils ne soient malades ou blessés. Il est impossible, si cela dure encore bien, qu'ils se battent tous sans que rien ne leur arrive. Pourvu qu'ils ne leur arrivent pas trop de grands malheurs et qu'ils puissent nous revenir quelque fois.

Les Russes reprennent l'offensive. Ils s'étaient repliés parce qu'ils voyaient qu'ils ne pouvaient pas tenir où ils étaient, à ce que disent les journaux.

Dimanche 28 février 1915

Aujourd'hui nous avons eu la visite de Louis et de son neveu qui a été blessé et est venu en convalescence. Le pauvre, il devait avoir bien du mal, car c'est à la cuisse, et on touche très bien sur sa culotte qu'il y a encore un fameux trou.

Dimanche 11 avril 1915

Je rouvre mon cahier que j'ai laissé depuis quelque temps. Il y a plus d'un mois que je ne l'ai pas ouvert, et quel changement y a-t-il en France au sujet de la guerre ? Absolument point ! Rien ne nous fait prévoir la fin de la guerre. On se bat toujours sur tout le front, et ce sont de sanglants combats où nos soldats repoussent de furieuses attaques et contre-attaques, et perdent même quelquefois leurs premières tranchées, ou avancent de quelques centaines de mètres. Et chaque jour notre pauvre France a des victimes de plus à ajouter à sa liste déjà trop grande. Chaque jour il y a de nouveaux morts, blessés, et sans doute aussi prisonniers. Quand donc Dieu nous délivrera-t-il de ce terrible fléau et nous rendra-t-il la paix ?

Il y a quelques jours, nous avons été bien ennuyés au sujet de Marius qui se bat toujours en Alsace ; son bataillon a soutenu un violent combat, il a dû être surpris par l'ennemi, il a subi de grosses pertes. Nous savions qu'il était venu un nombre de blessés de ce bataillon à Lyon. Il y en avait même un de Chuyer et un de Rive-de-Gier. Et de Marius nous ne recevions pas de nouvelles, nous étions désolés, nous pensions sûr qu'il était arrivé malheur. Lorsque nous avons reçu une lettre de lui, c'était bien temps, car nous en avons grand besoin. Son pauvre père était au désespoir. Il l'avait échappé encore pour cette fois, mais il avait tout perdu et abandonné son sac aux Boches. Francine¹⁸ lui a vite fait un colis et lui l'a envoyé.

Et notre Antoine n'est déjà plus à Bollène. On les a habillés de neuf et ils sont repartis à Pérourges, près de Lyon, où ils resteront sans doute quelques jours. Ils forment un nouveau bataillon, le 114^e Alpin. Où va-t-on les envoyer ? Notre pauvre Antoine, il est venu nous voir dimanche, il est arrivé à 6 heures du soir. Il venait de par Marlin, il courait. En venant dire ma joie lorsque je l'ai vu, je n'ai pas pu ; mon père et ma mère pleuraient, mais lui et moi nous étions si contents que pour un peu nous nous serions mis à sauter comme de petits enfants. Il

18 Francine : soeur de Marius et de Tonin Ladavière

fait un si joli Alpin et a l'air de bien se porter. Il a bien pris goût au métier de soldat, mais il est si jeune, et c'est trop malheureux de le voir repartir pour aller sur le front. Il est reparti le lundi soir, personne a pleuré lorsqu'est venu l'heure de nous quitter. Il aurait manqué plus que ça, nous pleurer quand c'était lui qui partait, et qu'il lui fallait tout son courage à lui pour nous quitter. Il est reparti bravement, j'ai été l'accompagner bien loin de l'autre côté de Marlin. Je ne pouvais pas me décider à le quitter. Et, en me retournant je pleurais d'abord ; je pouvais bien pleurer à mon aise ; j'étais bien seule avec mon chien que j'avais amené. On n'y voyait presque rien, et puis j'ai pensé qu'il y avait autre chose à faire que de pleurer. J'ai bien prié pour que Dieu ait pitié de lui et de nous et qu'il nous le ramène. J'ai foi en sa grande miséricorde. Il reviendra notre Antoine chéri car Dieu ne repousse pas ses enfants qui le prient.

Antoine s'est bien rendu, mais il est parti sur le front.

Lundi 19 avril 1915

Nous avons reçu une lettre de lui aujourd'hui. Ils sont arrivés. Ils ne nous dit pas où ; ils nous le dira plus ; il nous dit qu'ils ne sont pas encore sous le feu, et nous envoie son adresse. C'est le secteur 39. Pauvre petit. Et François part aussi, il ne sait pas si c'est pour la France ou ailleurs, il le saura lorsqu'ils seront sur le bateau.

François vient en France, mais pour repartir aux Dardanelles !

Mercredi 12 mai 1915

François a débarqué à Marseille et est reparti au camp de Fréjus – Saint-Raphaël. Et de là ils vont repartir aux Dardanelles. Pourra-t-il venir nous voir ?

Dimanche 1er août 1915

Je rouvre mon cahier que depuis quelque temps j'avais laissé dormir. C'est que je n'avais pas le temps, tout juste le temps d'écrire à mes frères et aux quelques amis qui me donnent de leurs nouvelles. Nous avons eu tant du travail pour lever la récolte. Nous avons aussi tant travaillé et je crois que le bon Dieu nous a aidés, car nous sommes autant en avance que quand nous y étions tous. Nous avons tout rentré le foin et fini de moissonner le blé hier soir. Les moissons ont été pour moi un peu pénibles mais surtout bien tristes car chaque coin de terre me rappelait le souvenir de nos jeunes et des moissons passés que nous faisons tous ensemble si gaiement, en nous chahutant. C'était le temps heureux aussi bien pour moi que pour eux, et ça me paraît si loin lorsque j'y pense. Et pourtant il y a un an aujourd'hui, oui un an, que dans les airs, sonnait le tocsin de la mobilisation. Et le peuple français se levait en masse, enthousiaste et courageux, pour défendre son pays. C'était avec confiance en notre armement et l'espoir d'un prompt retour qu'ils partaient nos soldats, il y a un an. Mais hélas que de déceptions, que de trahisons pour mieux dire ! Les armes manquent, les munitions aussi, les chefs... quelques-uns trahissent. Plus tard, lorsque la paix sera revenue sur notre malheureux pays, on saura lesquels ont été des lâches, mais ce sera trop tard. Le désastre est déjà trop grand et irréparable. Les Allemands sont en France ; ils ont pris la Belgique, et de là ils ont inondé nos provinces comme un torrent que rien ne semblait pouvoir arrêter. Ils arrivaient aux portes de Paris lorsqu'enfin, grâce à l'énergie de nos chefs, à la vaillance et l'entrain de nos soldats, grâce aussi à une protection visible du ciel, leur effort fut brisé. On les arrêta et même on les força à battre en retraite. On a dit depuis que si les munitions n'avaient

pas manqué on aurait pu les repousser hors de France. Mais depuis ils se sont fortifiés, et les quelques soldats qui reviennent du front disent qu'ils sont indélogeables. Ainsi nous ne pouvons que les tenir, et c'est des combats sur tout le front presque perpétuels. Les Allemands font faire beaucoup de munitions dans les contrées qu'ils ont prises et qu'ils tiennent sous leur domination. Mais ils ne sont pas pris au dépourvu comme nous. Ils utilisent tout. Ils font travailler les habitants dans le Nord d'où nous venait beaucoup de charbon. Ils font travailler et tirer du charbon. En Belgique c'est la même chose, ils sont les plus forts, ils en profitent. Quant à nous, nous sommes toujours la pauvre France, trahie au printemps : il n'est pas sorti le nombre d'armements et de matériels qu'on attendait des usines, et pourtant celles-ci regorgent de monde. Mais la moitié de ces hommes n'y sont guère utiles, car il y en a beaucoup qui n'y avaient jamais travaillé, et se sont embauchés là pour ne pas partir. Et ils ont raison, ils y sont bien plus tranquilles que sur le front, et bien à l'abri de la mitraille. Mais laissons cela de côté, car je m'emballerai toujours sur leurs comptes quand on parle des embusqués. C'est le nom que leurs donnent les journaux, ma mère a beau me dire : « Il ne faut pas dire comme ça. », je ne peux pas me retenir. On devrait tout de même leur faire un peu la chasse. Je n'admettrai jamais que l'on fusille un pauvre soldat pris de peur sur le champ de bataille, et qui refuse de marcher, et qu'on laisse la liberté à ceux-là. La justice n'est pas ici bas. O Dieu, je vous en supplie, ayez pitié de ceux qui combattent, que leurs souffrances méritent votre protection !

Chez nous, c'est bien changé depuis le jour de la mobilisation. Pourtant de tous nos jeunes, il y en avait point qui partait encore. François était au Maroc, à peine guéri de sa blessure, il sortait de l'hôpital et allait rejoindre son bataillon. Il se battait avec les Marocains, et est resté au Maroc jusqu'au printemps. Chez nos jeunes, Marius était bientôt appelé, et deux mois après était sur le front. Toine de la classe 15 passait au Conseil, partait aussi, et pour Pâques partait sur le front. Tonin repassait au Conseil de réforme, était pris et partait à son tour, et le voilà lui aussi sur le front. Ils sont tous les trois en Alsace, tous Alpains. Marius ça fait huit mois qu'il y est ; il a toujours écrit assez régulièrement sauf au mois de février quand ils avaient eu cette attaque. Antoine, il y a trois mois (*qu'il est sur le front*) ; il nous a toujours bien écrit le pauvre petit ; il nous oublie pas, mais il a été versé dans un bataillon de marche, et il paraît que c'est ceux-ci qui attaquent. Pourvu que ça ne lui arrive pas malheur. Tonin il y a que quinze jours qu'il est sur le front. Et François est parti aux Dardanelles depuis le commencement de juin. Il nous écrit assez souvent. Il a été versé dans la coloniale ; il en a l'air mieux content. Pauvre François !

Ils sont tous sur le front, tous sur le champ de bataille où les balles tombent comme la grêle, où les obus labourent la terre, sans compter les gaz asphyxiants, les liquides enflammés, les armes que Satan a donné aux Boches, c'est bien le cas de le dire ! Reviendront-ils tous nos chers soldats, et comment reviendront-ils ? Enfin il faut bien espérer qu'ils ne cesseront pas de nous donner de leurs nouvelles, et que, un jour peut-être, bientôt Dieu nous les rendra et nous donnera la paix.

Vanel, année 1916

Lundi 9 mai 1916

En fourrageant dans mon tiroir, j'y ai retrouvé tout au fond ce cahier où, depuis le commencement de la guerre, j'avais écrit ce que nous faisons, ou plutôt un peu mes pensées, mes ennuis. Et voilà que depuis un an je ne l'avais pas rouvert. J'aurais eu bien des choses à écrire, nous avons tant souffert et tant vécu dans le tourment et l'ennui depuis un an, que je n'ai pas eu le courage de l'écrire. Et encore aujourd'hui les larmes me brouillent les yeux que je ne vois pas mes mots. Est-ce donc possible que l'on peut vivre ainsi, et que, aujourd'hui comme hier, comme les premiers jours, nous attendons et attendons toujours des nouvelles de notre cher petit. O que nous serions heureux si nous recevions une carte, un mot seulement, de lui, qui nous dise qu'il vit. Mais non, s'il est tué il ne peut pas écrire, nous le savons très bien, mais c'est si pénible de se résoudre à cela. Et puis nous n'avons pas reçu son décès, et personne ne peut nous dire qu'il était tué !

Mon pauvre Antoine, notre joli petit Chasseur Alpin ! La dernière lettre que nous avons reçu de lui était datée du 17 juillet. Rien sur sa lettre ne faisait prévoir qu'ils allaient attaquer, pas même qu'ils se battaient. Il nous demandait où nous en étions de nos travaux, et nous disait en terminant qu'il avait bien moins de peine que nous.

Le 22 juillet, ils ont attaqué. Le 114^e, son bataillon, un bataillon de marche, était en partie formé de jeunes soldats de la classe 15. Il y avait trois jours qu'ils étaient en face de l'ennemi. On m'a dit plusieurs fois qu'ils étaient tout proches, à peine 20 mètres de distance. Ils mouraient de soif car l'eau était rare. Et ils se battaient en attendant le signal de l'attaque car les Boches ne leur tenaient pas la paix, et il y avait des petits engagements. Mais le 22, ils reçurent l'ordre d'attaquer. L'artillerie avait sans doute préparé le terrain, et nos jeunes chasseurs s'élancèrent avec un tel élan que malgré les mitrailleuses ennemies qui les fauchaient, ils s'emparèrent des tranchées boches et gravirent le sommet dans leur élan. Ils le dépassèrent. Et les renforts qui devaient les soutenir, sans doute coupés par quelque feu de barrage de l'ennemi, ne vinrent pas à leur secours. Le 114^e se battit jusqu'au soir au Lingerhof et au Barenkof. Et lorsque nos jeunes héros eurent dans un effort suprême donné leurs vies pour reprendre un peu de terrain de notre vieille Alsace, ou mieux encore, pour obéir à ce qu'on leur avait dit pour exécuter les ordres, les Allemands, nombreux et victorieux reprirent possession des sommets. Morts, mourants et blessés étaient entre les mains de l'ennemi. Le 114^e était porté disparu.

ANNEXE 1
Antoine Ladavière, disparu le 22 juillet 1915



Le 22 juillet 1915, Antoine Ladavière, le jeune frère de Marie (auteure de ces lignes), disparaît, ainsi qu'une grosse partie de son bataillon (le 114^e de Chasseurs Alpains) dans l'attaque d'une colline tenue par des tranchées allemandes, le Barenkof (ou Barrenkopf), au nord de Munster, dans les Vosges. Après cette date, Marie ne touche son cahier que deux fois pour y ajouter des notes.

Le dimanche 1^{er} août 1915, soit juste un an après la mobilisation générale, elle fait d'abord un résumé d'un an de guerre telle qu'elle a pu la vivre depuis Vanel. A cette date, son frère Antoine est sans doute mort depuis 10 jours, mais elle ne s'inquiète pas encore outre mesure, vu qu'il a donné de ses nouvelles le 17 juillet, et vu la lenteur de l'acheminement du courrier entre le front et les familles des soldats. On peut imaginer les semaines et les mois qui suivent : plus aucune nouvelle, l'angoisse qui grandit de jour en jour, les tentatives pour essayer d'obtenir des nouvelles indirectement, savoir s'il est mort, blessé ou prisonnier. Marie n'a plus le temps d'écrire des notes dans son cahier, il y a plus urgent, il faut écrire de partout pour les démarches et les recherches. Elle correspond en particulier avec François Ladavière, son frère aîné, militaire de carrière, qui se trouve au Maroc au moment où la guerre éclate, puis est envoyé aux Dardanelles en 1915.

Le 10 septembre 1915, François Ladavière écrit à sa sœur : « Je ne me fais plus d'illusions, malgré ma douleur, je dois considérer notre petit Toine comme perdu. A l'instant où je t'écris je reçois une lettre qui me revient et que je lui avais envoyée le 2 juillet... ». Cinq mois plus tard, il obtient le 8 février 1916 une lettre d'un collègue officier au ministère de la guerre, lettre disant : « Le Bureau des Renseignements me communique les informations suivantes concernant le soldat Ladavière Antoine, du 114^e B^{om} de chasseurs alpins, venu du 28^e, Mle 997. Ce militaire est signalé comme disparu le 22 juillet 1915 à Barrenkopf ; depuis cette date aucune nouvelle ne nous est parvenue à son sujet. Je fais inscrire le nom du soldat Ladavière sur la liste des disparus qui sont l'objet d'une nouvelle enquête en Allemagne. ».

Le 20 février 1916, Marie reçoit une lettre d'un chasseur alpin qui avait côtoyé Antoine Ladavière et qui signe « Henry ». Voici cette lettre.

.....
X... 20 février 1916

Mademoiselle,

Le sergent-major me communique votre honorée en date du 11 février par laquelle vous demandez aux chasseurs de la 5^e C^{ie} des nouvelles de votre frère, Ladavière Antoine, porté disparu après l'attaque du Barenkof, le 22 juillet 1915.

J'ai bien connu votre frère qui était un bon chasseur, très aimé de tous et qui s'est battu vaillamment en alpin.

J'ai questionné moi-même tous les camarades qui restent encore à la 5^e C^{ie}. Quelques-uns se souviennent l'avoir vu au moment du départ. Mais

une fois déclenchée, notre attaque sur le Barenkof a été si impétueuse que chacun ne songeait plus qu'à courir droit devant soi, et sus à la tranchée ennemie. Il est absolument impossible de savoir ce que deviennent ou ce que sont devenus les camarades absents, après une telle rafale.

C'est ce qui est arrivé pour notre cher camarade Ladavière. Aucun de ceux qui restent ne l'a vu au cours de l'attaque ni après l'attaque. Il est donc impossible d'affirmer qu'il est mort bravement au champ d'honneur et nous ne pouvons le considérer que comme disparu. Conservez donc une petite lueur d'espoir.

Croyez Mademoiselle à tous mes regrets de ne pouvoir vous renseigner plus exactement et recevez l'assurance de mon très profond respect. - Henry (signature pas très lisible).

.....

a la 5^e Cie. Quelques uns se
 souvenaient l'avoir vu au moment du
 départ. Mais une fois déclarés, notre
 unité, sur le territoire, a été si impitoyable
 que chacun ne songeait plus qu'à survivre.
 Il faut dire que les bis à la française
 ennemi - Il ablolement imposable
 de savoir ce que deviendront ou ce que
 sont devenus les camarades absents,
 après une telle rapée -
 C'est ce qui est arrivé pour notre
 camarade Ladavière - aucun de ceux
 qui restent, ne l'a vu au cours de l'attaque
 ni après l'attaque - Il est donc impossible
 d'affirmer qu'il est mort bravement
 au champ d'honneur et nous ne pouvons
 le considérer que comme disparu -
 A conserver donc encore une petite
 fleur d'offense -
 Croyez, Mademoiselle, à tous mes
 regrets de ne pouvoir vous certifier plus
 exactement et recevoir l'assurance de
 mon très profond respect - Hélas.

Paris le 11 février 1915
 Mademoiselle
 Le sergent Major me
 communique votre honore en
 date du 11 février par laquelle
 vous demandez aux chefs de
 la 5^e Cie des nouvelles de votre
 frère, Ladavière, Antoine - porte-drapeau
 après l'attaque du Baren Hof - Il
 est mort le 11 juillet 1915 -
 J'ai bien peur que votre frère qui
 était un bon combattant, très aimé de
 tous et qui s'est battu vaillamment,
 en alpin -
 J'ai questionné moi-même tout
 les camarades qui restent encore

Ce n'est qu'en mars 1921 que le tribunal de Lyon reconnaîtra officiellement qu'Antoine Ladavière est bien mort pour la France le 22 juillet 1915, tué à l'ennemi.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom

Sadlayière

Prénoms

Antoine

Grade

2^e cl^e

Corps

114^e

~~B. C. C.~~

B² Chasseurs
alpins

N^o

4422

au Corps. — Cl.

1915

Matricule.

234

au Recrutement

Rhône Sud

Mort pour la France le

22 juillet 1915

Baarenhoff. Alsace

Genre de mort

Kui à l'ennemi

Né le

7 Novembre 1895

Longes

Département

Rhône

arr^t municipal (p^r Paris et Lyon),
à défaut rue et N^o.

Jugement rendu le

10 Mars 1921

par le Tribunal de

Lyon

acte en jugement transcrit le

18 Mars 1921

à

Longes, Rhône,

N^o du registre d'état civil

101-708-1922. [26434]

n'est pas à remplir
par le Corps.

ANNEXE 2 : LES COMBATS DE BARRENKOPF (JUILLET 1915)

Un très grand nombre de chasseurs alpins trouvèrent la mort dans l'attaque du Barrenkopf, prévue d'abord pour le 21 juillet, et qui eut lieu dans la journée du 22 juillet 1915. De nombreux témoignages sur les combats ont été rapportés par les survivants ou leurs descendants. Voir par exemple :

<http://www.histoire-genealogie.com/spip.php?article1718>

L'objectif de l'état-major français était d'enlever aux Allemands toute une ligne de crête des Vosges qui dominait l'Alsace, à l'Ouest de Colmar, le Barrenkopf, le Lingekopf et d'autres. Les combats pour la possession de ces sommets durèrent une bonne partie de l'été, ils sont connus sous le nom de « bataille du Linge ». Voir :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_du_Linge

Le musée mémorial du Linge (68370 Orbey) en Alsace rassemble beaucoup de souvenirs sur cet épisode de la Grande Guerre :

<http://www.linge1915.com/fr/historique/>